

Article paru dans le journal hebdo NOW (TORONTO).

L'audace d'Alice Walker

« L'écrivaine fera partie du *freedom ride* de cette génération »

par Jesse Rosenfeld

Athènes — J'ai rencontré l'écrivaine, prix Pulitzer et militante pour les droits civiques Alice Walker, une première fois au port d'Athènes, lors d'une visite au bateau états-unien faisant partie de la flottille qui se prépare à mettre le cap sur Gaza.

Avec les autres militantEs états-unienNEs, elle suit des formations et se prépare pour le voyage. Elle est assise stoïquement sur le pont sous un auvent aux couleurs du drapeau des États-Unis arborant le nom du bateau « the Audacity of Hope ». Ainsi, sa description de la flottille comme étant le « *freedom ride* (voyage de la liberté) de cette génération » prend vie.

Elle évoque les jeunes Américains qui ont défié la mort pour mettre fin aux lois ségrégationnistes *Jim Crow*. Debout à ses côtés, à l'ombre de l'auvent étoilé, le moment me frappe comme à la fois ironique et très optimiste.

Deux jours plus tard, nous nous rencontrons pour une entrevue dans le salon d'un hôtel à Athènes, sous une affiche qui met en scène un Buster Keaton tombant dans un caniveau. Un bandana autour de la tête, Walker, l'auteure de *La Couleur pourpre* et plusieurs autres romans et recueils de récits, m'entretient de son voyage récent à Ramallah et Bethlehem pour la conférence *Ted X*. (<http://www.tedxramallah.com>)

« C'était tellement bien de rire et de ressentir cet esprit extraordinaire », raconte-elle à propos d'une allocution de l'auteure palestinienne Suad Amiry qui y a décrit comment elle était enfermée dans un appartement de Ramallah avec sa belle-mère pendant les 40 jours d'un couvre-feu israélien (le thème du livre d'Amiry, *Sharon et ma belle-mère*).

« Malgré tout, [c'était bon de] rire du ridicule de la vie sous occupation, parce que la situation est tellement grave », ajoute t-elle.

Walker a participé à la marche pour la libération de Gaza en 2009 qui a tenté d'atteindre Gaza par le chemin de l'Égypte alors sous le régime de Moubarak. Mais sa prise de parole publique en faveur des droits des PalestinienNEs remonte au massacre des PalestinienNEs dans les camps de réfugiéEs de Sabra et Chatila, au cours de la première invasion israélienne du Liban.

« Ces massacres ne m'ont pas vraiment rendue heureuse. Ces événements ont été un moment charnière [pour moi] », dit-elle, d'un timbre grave. Mais son voyage à Gaza après l'invasion de 2009 marque un point tournant.

« C'était incroyablement bouleversant. C'était quelque chose qui a suscité mon désir de voir le monde s'éveiller à la gravité [de la situation] », dit-elle.

En évoquant ses années de militantisme, il est évident que Walker fait le lien entre la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, le combat anti-apartheid en Afrique du Sud et la cause palestinienne.

« Sans le soutien de la communauté internationale au peuple sud-africain, il est bien possible que les Sud-africains vivaient toujours sous l'apartheid, et [sans le soutien des progressistes blancs], qu'on vivrait toujours dans un régime de ségrégation aux États-Unis ».

L'analogie ne s'arrête pas là. Sans aucun doute dit-elle, « Les colons sont un Ku Klux Klan », en référence à l'organisation terroriste de triste mémoire, adepte de la théorie de la supériorité de la race blanche. « Ils ne portent pas de draps blancs parce que, à mon avis, ils n'en ont pas besoin. »

Je lui dis que les dirigeantEs du printemps arabe palestinien discutent d'une campagne de tentatives de *freedom rides* visant les autocars des colons en Cisjordanie.

« Je suis enchantée de l'entendre », dit-elle, tout sourire.

Puis elle revient au sujet des *freedom rides* : « Je pense que la tactique du côté palestinien serait de faire ressortir l'aspect « klaniste » de la situation », dit-elle. « Le monde a eu tellement de mal à comprendre qui sont les colons et quels les problèmes liés à leur mainmise sur de plus en plus de terres. » Elle soutient que ce mode de fonctionnement s'inscrit dans le processus même de la fondation d'Israël.

« C'est l'histoire de la colonisation de la Palestine, entamée en 1948 et toujours en cours » ajoute-t-elle en faisant le lien entre la création de 750 000 réfugiéEs à l'occasion de la fondation de l'État hébreu et l'éviction actuelle, par les colons, de familles palestiniennes à Jérusalem et en Cisjordanie.

Bien que très directe et sans équivoque dans son analyse, Walker change de registre, optimiste de nouveau. Dans un article récent, elle décrit minutieusement les engagements et les sacrifices de Juifs américains blancs au sein du mouvement des droits civiques. Elle dit les avoir présentés en détail pour transmettre un message direct aux IsraélienNEs.

« C'est une façon de leur rappeler que leur judéité peut signifier autre chose, et pas forcément de brutaliser des gens, de s'emparer de leurs terres et de détruire leur culture », dit-elle. « [La judéité israélienne] pourrait signifier quelque chose de merveilleux. »

À la voir passer d'une critique tranchante à une foi sans bornes en la capacité d'évolution des gens, on comprend pourquoi cette écrivaine de renom est devenue une figure centrale dans les milieux artistiques, les mouvements pour les droits civiques et les mouvements féministes.

« Je viens d'une tradition de lutte du Sud des États-Unis où un des dictons affirme que la liberté elle-même est une lutte constante ».

Elle ajoute, en montrant l'affiche derrière moi : « C'est comme Buster Keaton là-bas. On ne sait jamais quand on va tomber dans un caniveau, ou quand quelqu'un nous y poussera. On doit tenir bon, ne jamais lâcher prise même quand la situation est des plus graves. Et pour les PalestinienNEs, la situation est grave depuis 1947 – 1948 ».